

Nina et Nana : mères veilleses
La Promesse de l'aube et Encore une fois, si vous permettez

Raymond Bertin

Numéro 120 (3), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2006). Compte rendu de [Nina et Nana : mères veilleses : *La Promesse de l'aube et Encore une fois, si vous permettez*]. *Jeu*, (120), 40–43.

RAYMOND BERTIN

Nina et Nana : mères veilles

Ne dis pas forcément les choses comme elles se sont passées,
mais transforme-les en légendes.

Romain Gary, *La nuit sera calme*¹

Coup sur coup, à quelques semaines d'intervalle, deux spectacles mettant en scène l'hommage d'un fils écrivain à sa mère ont fait l'événement à Montréal. Bien que dans des styles différents, *la Promesse de l'aube* et *Encore une fois, si vous permettez* m'ont inspiré un rapprochement sur les plans du sens et de l'émotion. Par leur dimension autobiographique – les deux mères étant mortes depuis longtemps, Romain Gary et Michel Tremblay, l'un dans un roman, l'autre dans une pièce, ont su en effet faire revivre de façon admirable celle qui fut le premier soutien, sinon la source même de leur travail créateur –, par l'humour et la poésie du quotidien, par l'immense tendresse et la profondeur des sentiments qui s'y expriment, ces deux œuvres dialoguent.

Se laisser bercer

En adaptant le roman-hommage de Gary pour la scène, André Melançon ne se trompait pas. Il a réussi à transmettre l'essentiel de l'œuvre, en adoucissant certains angles, élaguant le récit du combattant pour concentrer son regard sur le personnage étonnant et quelque peu dérangent, de par son caractère excessif, sa démesure, son entêtement, de cette mère russe ne jurant que par la France: Nina Borisovskaïa, « artiste dramatique » à Moscou dans sa jeunesse, dont la carrière ne fit pas long feu pour d'obscures raisons, rêve de Paris et d'un avenir de géant pour son fils. Elle appelle Romain, dès son enfance, aux exploits artistiques et diplomatiques: il sera non pas écrivain, musicien, danseur ou homme politique, mais rien de moins que Gabriele d'Annunzio! Victor Hugo! Yehudi Menuhin! Nijinski! Consul de France! Président de la République! « Je sais ce que je dis! » répète-t-elle à l'envi, après lui avoir prédit les plus folles consécutions.

Des tournées dans les campagnes russes au temps des bolcheviks, de l'exil dans la ville polonaise de Wilno (aujourd'hui Vilnius,

La Promesse de l'aube

TEXTE DE ROMAIN GARY. ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : ANDRÉ MELANÇON; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE : MANON BOUCHARD; SCÉNOGRAPHIE : GUILLAUME LORD; LUMIÈRES : ÉRIC CHAMPOUX; COSTUMES : GINETTE NOISEUX; MUSIQUE : CATHERINE GADOUAS; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS; MAQUILLAGES : JACQUES-LEE PELLETIER; COIFFURES : LOUIS BOND. AVEC GABRIEL FAVREAU (ROMAIN GARY-ENFANT*), MAXIM GAUDETTE (ROMAIN GARY-ADULTE), PATRICK GOYETTE (ROMAIN GARY-NARRATEUR), SHARON IGBUI (LA COMÉDIENNE), ANDRÉE LACHAPPELLE (LA MÈRE) ET PAUL SAVOIE (LE COMÉDIEN). PRODUCTION DU THÉÂTRE ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 10 JANVIER AU 4 FÉVRIER 2006 ET EN SUPPLÉMENTAIRES DU 23 JUIN AU 8 JUILLET. *RÔLE JOUÉ EN ALTERNANCE PAR GABRIEL FAVREAU ET ALIOCHA SCHNEIDER.

1. Cité dans le programme de *la Promesse de l'aube*.



La Promesse de l'aube, roman de Romain Gary adapté et mis en scène par André Melançon (Espace G0, 2006). Sur la photo : Andrée Lachapelle (Nina), Gabriel Favreau (Romain Gary enfant) et Patrick Goyette (Romain Gary, le narrateur). Photo : Robert Etcheverry.

Pouvoir d'évocation

Oui, ma mère avait du talent – et je ne m'en suis jamais remis.

Romain Gary, *la Promesse de l'aube*

Une étendue de sable de part en part de la scène, un escalier, une clôture de bois enfouie, un quai : le décor dépouillé conçu par Guillaume Lord se fait richement évocateur. Le narrateur, Gary à 40 ans, sur la plage de Big Sur, Californie, se remémore : des tableaux mettant en scène sa mère et lui-même enfant puis jeune homme, ainsi que les êtres d'exception croisés sur leur route, se déroulent en alternance. Melançon le cinéaste, fameux directeur d'acteurs, a opté pour une mise en scène sobre, dont on retiendra la fraîcheur du jeu des comédiens. Même Gary enfant, joué par Gabriel Favreau les deux soirs où j'y assistai, exprimait vérité et caractère. Maxim Gaudette, très juste en Gary jeune adulte, avait des moments tendres, d'autres cocasses. En fait, le partage en trois du personnage de Romain Gary s'avéra efficace à la reprise. Patrick Goyette a progressé lentement mais sûrement, entre la première série de représentations et les supplémentaires, dans le rôle difficile du narrateur. Alors qu'on ne sentait pas bien son engagement d'acteur au début, coincé, trop appliqué, décalé semblait-il par rapport aux autres personnages, un jeu plus coulant, une adresse plus directe au public, une narration mieux intégrée aux tableaux joués, une détente nouvelle, bref un personnage mieux assumé, lui ont permis de développer une belle connivence avec ses doubles plus jeunes et avec Nina.

Encore une fois, si vous permettez

TEXTE DE MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : LOUISE LAPRADE, ASSISTÉE DE MARTIN ÉMOND ; SCÉNOGRAPHIE : RICHARD LACROIX ; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON ; PERRUQUE : RACHEL TREMBLAY ; LUMIÈRE : ANDRÉ RIOUX. AVEC LOUISON DANIS (NANA) ET DANIEL SIMARD (LE NARRATEUR). PRODUCTION DU THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 28 FÉVRIER AU 25 MARS 2006.

capitale lituanienne), première étape d'un voyage ardu vers la France, vers la liberté, vers le bonheur, jusqu'à Nice la provençale, où Nina s'installe avec son fils avant les chambardements de la guerre, c'est une belle histoire que narre Gary, et Melançon après lui. L'histoire d'un amour inconditionnel – le terme n'est pas trop fort – voué par une femme passionnée à son fils, en qui elle a placé l'espoir d'accomplissement de ses propres rêves brisés, et qui, touché par tant de sollicitude, de générosité, d'exigence, a promis de lui rendre un jour l'hommage qu'elle mérite. Un récit humain réconfortant, qu'on prend plaisir à se faire raconter.

Andrée Lachapelle campait avec aplomb cette Nina hors du commun, passant d'une émotion à l'autre sans transition, forte, dure, aimante, drôle, hyperdramatique, s'affaiblissant progressivement sous les coups de la maladie, ce diabète minant son énergie ; et

tout cela en subtilité : un regard, une mimique, un geste et tout était dit ! Fidèle à la générosité qui est la sienne, Paul Savoie incarnait en nuances plusieurs personnages, successivement polonais, russe, français, plus attachants les uns que les autres. Sharon Ibgui, par quelques touches, donnait vivacité et véracité à la cruelle petite Valentine, 8 ans, comme à la charcutière d'Aix à l'accent provençal.

Fabuleuses fabulatrices

T'es ben dramatique, moman. (Le Narrateur)

Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous permettez*

Créée à la scène en 1998 par Rita Lafontaine et André Brassard, *Encore une fois, si vous permettez* compte parmi les belles réussites récentes de l'auteur, Michel Tremblay. Telle une suite à ses magnifiques récits autobiographiques², dans lesquels

non seulement il rendait un hommage senti à sa mère, mais où il lui redonnait vie à travers des réparties hilarantes dénotant une intelligence subtile, la pièce est constituée de dialogues où les remarques, questions et adresses au public du fils semblent n'avoir pour but que de relancer le soliloque maternel, et mettre ainsi en lumière la grandeur du personnage, sa bonhomie et son caractère où l'humeur massacrante est balancée par l'humour. S'en dégage une tendresse infinie pour le fils, dont elle craint pour l'avenir : « Tu f'ras peut-être rien de ta vie parce que j't'aurai trop laissé rêver, pis ça va être de ma faute ! » lui lance-t-elle, ce à quoi il répond : « [...] Moi aussi chus dramatique, moman, moi aussi j'me fais des grands monologues pour m'étourdir, moi aussi chus prêt à me moquer de tout pour éviter de faire face aux choses ! C'est pas un défaut, moman, c'est une qualité, pis c'est peut-être ça qui va me sauver ! » Aveu touchant de la part de l'auteur.



2. *Les Vues animées, Douze coups de théâtre et Un ange cornu avec des ailes de tôle* (Leméac Éditeur, Montréal, 1990, 1992, 1994), auxquels il ajoutera plus tard *Bonbons assortis* (Leméac Éditeur, 2002).

Dramatique, Nana l'est à souhait, certainement autant que Nina Borisovskaïa, bien que moins douloureuse. Les deux femmes n'ont pas la même vie, ne partagent ni leur époque ni le continent où elles ont vu le jour. Elles se rejoignent pourtant, au-delà de leur culture d'origine, dans l'entièreté de leur amour maternel, bien sûr, mais surtout dans leur faculté de fabulation, d'exagération, de dramatisation, dont leurs fils, qui ne sont pas dupes, sauront tirer profit le jour où ils passeront « du côté de ceux qui écrivent », comme dit Nana. Pour l'heure, celle-ci en met, amplifiant à l'extrême l'incident où son fils lança un bloc de glace devant une voiture, où l'on finira par voir « un pauvre petit enfant écrasé » sous les roues de l'auto, ou se lançant avec lui dans un échange quasi épique sur le sens, la vraisemblance, la part de vrai et de fictif dans un roman français à l'eau de rose...

Du comique au tragique

Les affaires sont jamais assez intéressantes pour qu'on les conte telles quelles, voyons donc ! (Nana)

Michel Tremblay, *Encore une fois, si vous permettez*

Je n'ai pas vu la pièce à sa création, mais je retiens la boutade de l'auteur suggérant que Rita Lafontaine était une tragédienne dans une comédie et Louison Danis, une comique dans une œuvre tragique. Il est vrai que sa pièce offre un bon équilibre entre rires et larmes. Étonnamment, dans la production dirigée par Louise Laprade – créée au printemps 2002 au Bic et qui arrivait à Montréal après plus de 130 représentations –, la première moitié du spectacle, où le comique règne de façon quasi exclusive, m'a paru plus faible que la seconde, où s'insinue lentement le drame avec la maladie. Il faut dire que le degré zéro du décor (signé Richard Lacroix), un coffre devant un rideau dont on jouait peu – la comédienne y disparaissant parfois pour en ressortir aussitôt, comme elle le faisait de la coulisse à tout moment –, ne s'animait pour prendre sens qu'après l'entracte, après que Nana eut relaté, dans un monologue extraordinaire, ses pensées de la nuit, hantées par la comédienne Huguette Oigny, admirée dans un téléthéâtre la veille.

Trop prévisible, Louison Danis en comique ? La comédienne, investie totalement dans son rôle, étonnait davantage, touchante, voire bouleversante, quand venait le temps de la vulnérabilité. Contrairement à la mère de Romain Gary³, Nana partage sa souffrance avec son fils (sobrement rendu par Daniel Simard), qui l'accompagne et l'aide à entreprendre le grand voyage : en lui révélant l'envers du décor, la mécanique théâtrale, en lui permettant de s'envoler dans les cintres dans une nacelle munie d'ailes d'ange, en magnifiant sa mort comme sa vie, le fils narrateur accomplit son destin.

Il a rendu au théâtre la grande artiste dramatique qui l'avait inspiré. On peut en dire autant de Gary, grâce au travail d'André Melançon et de son équipe. ¶

3. Qui apprendra, à son retour de guerre, que Nina, dont il n'a cessé de recevoir les lettres, était morte depuis plus de trois ans, après avoir rédigé toutes ces missives qu'elle avait chargé une amie de lui poster.

Encore une fois, si vous permettez de Michel Tremblay, mis en scène par Louise Laprade.

Spectacle du Théâtre les Gens d'en bas, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui à l'hiver 2006. Sur la photo : Daniel Simard (le Narrateur) et Louison Danis (Nana). Photo : Jean Albert.